

## **Jean Georges Fisch sur l'Aigoual (1787)**

*Meyrueis le 17 juin 1787.*

Très cher frère.

Juste avant le Vigan, nous trouvâmes, au pied de la montagne que nous avons à escalader, une belle châtaigneraie, sur un fond pierreux qui a glissé depuis des siècles de la montagne schisteuse ; comme si la force végétative de cet arbre prenait sa nourriture uniquement de l'air, et n'avait besoin du sol que pour s'y accrocher. Bientôt, nous avons vue, de l'avancée de la montagne, dans deux belles vallées. Dans l'une se trouvait à nos pieds le Vigan, dans l'autre la petite ville d'Aulas. Au-dessus de cette dernière, la paroisse de Bréau, sur une pointe rocheuse, où il y avait juste assez de place, à côté des habitations, pour poser le pied. Seuls des bergers peuvent choisir un tel emplacement pour s'y loger ; leur mode de vie n'exige ni voitures, ni bêtes de somme ; ils portent eux-mêmes sur leur dos ce dont ils ont besoin pour des mois entiers. Votre chemin conduisait en pente raide sur l'échine de la montagne. On avait de chaque côté la plus belle vue, elle se renouvelait à chaque tournant. La belle vallée de Valleraugue qui donne à l'Hérault sa première eau ; puis une vingtaine de petites vallées latérales qui de tous côtés descendent du massif de l'Espérou. Plus nous nous élevions, plus la nature proche devenait sauvage, plus les lointains gagnaient en beauté, en diversité, en étendue... Nous avons fait une escalade pénible de près de quatre heures, notre patience était presque à bout, lorsque nous atteignîmes enfin la dernière hauteur.

Quel coup d'œil, mon très cher ! Les vues les plus belles et les plus étendues que j'ai contemplées sur le Gesler, sur le Jura, même sur le Rigi, et dans diverses régions de la Suisse, restent loin derrière la richesse et la majesté de celle que nous avons ici. Même la vue que l'on a depuis le Napf, le plus haut sommet des montagnes d'Emmenthal, d'où l'on domine la Suisse du nord-ouest, perd à la comparaison. Les bornes de notre horizon s'étendaient à l'est et à l'ouest, au-delà des frontières de la France, au sud elles se perdaient dans la Méditerranée. On reste saisi devant un tel spectacle, et on souhaiterait voir se lever le rideau qui cache, aux mortels, l'immensité.

Tout autour de nous s'étendaient les montagnes et vallées des Cévennes. Un mélange hostile et rude au premier abord, avant d'en saisir les lignes principales, suivant lesquelles s'ordonnent les chaînes de montagnes, et entre lesquelles convergent les vallées. Nous avons vu au midi, par dessus les Cévennes, les garrigues, et, derrière, les plaines fertiles du Bas Languedoc parsemées de villages et de villes parmi lesquelles nous distinguons, avec nos longues vues, la ville de Montpellier. Par dessus le plat pays, nous aperçûmes des étangs le long de la côte, une longue série d'étangs ; puis les levées de sable qui séparent ces derniers de la mer, une ligne sombre qui s'étire sur des lieues du levant au couchant, enfin au-delà la surface claire comme un miroir de la Méditerranée, qui peu à peu semble se confondre avec la voûte céleste, là où nos regards se perdaient ; la petite île de Maguelonne, la montagne de Sette, le port Saint-Louis à son pied, et le volcan éteint de Saint-Martin-d'Agde que l'on distinguait

nettement à côté du cordon de sable. Au levant, la grande plaine que le Rhône traverse en se jetant en trois bras dans la mer, les montagnes de la Provence, dont le Ventoux élevant sa tête fière dans le Comtat, au dessus d'Avignon ; derrière elles, à peine perceptibles, les Alpes piémontaises d'un bleu lumineux. Au couchant, les montagnes du diocèse de Lodève et de la province de Rouergue, au delà les Pyrénées enveloppées de nuages. Au nord la vue est fermée par le haut Lirou (1), les montagnes du Gévaudan, et de l'Auvergne.

*(1) Sans doute, le Bougès ; le Liron se trouve au sud.*

J'aurais pu contempler longtemps, sans me lasser, un tel paysage. Le vent du sud sifflait avec force à travers nos vêtements, et poussait peu à peu depuis la mer des montagnes de nuages qui s'accumulaient au dessus des Cévennes. Le spectacle en fut d'autant animé. Des ombres immenses parcouraient lentement montagnes et vallées ; les formes majestueuses des nuages brillaient dans l'air. J'étais plongé dans cette contemplation, mais le danger d'être surpris dans un orage devenait toujours plus pressant. Nous étions encore loin de l'endroit où nous pouvions nous abriter. Je m'arrachai de ce belvédère et, à mesure que nous chevauchions sur la hauteur, le paysage se déroba devant les montagnes les plus proches. Le faite de la montagne est couvert d'une herbe fine. J'aurais pu penser à nos alpes (2) si au lieu des chalets de nos pâtres et des parcs pour nos moutons, je n'avais aperçu ici que des cavités dans la terre, couvertes de gazon, où les bergers cherchent un refuge incertain contre le vent et la pluie.

*(2) Alpe, All. Alpen, désigne en Suisse les hauts pâturages, sur les plus hautes montagnes. (Note de l'auteur).*

Nous avons maintenant à suivre, pendant deux heures, un chemin long et monotone, peu praticable sur la croupe de la montagne couverte de nuages, avant de pouvoir abriter nos bêtes qui se tenaient à peine debout, tant elles étaient fatiguées et affamées. Pendant ce chemin, sans intérêt pour l'observation, je m'occupais d'ordonner mes observations sur la nature et la composition des montagnes cévenoles. Je vais essayer de t'en tracer les lignes fondamentales.

Une chaîne de montagnes qui s'étend d'est en ouest à travers le sud de la France relie les Pyrénées aux Alpes ; la partie médiane de cette chaîne, entre Rhône et Garonne, est désignée par Strabon ainsi que par les autres vieux géographes sous le nom de Monts Kemmenus. Actuellement cette dénomination est plus restrictive, et toutes les montagnes de l'ouest du Languedoc, ainsi que la province du Rouergue en sont exclues si bien que les Cévennes ne comprennent plus que le diocèse d'Alais et une partie du diocèse d'Uzès. Cette contrée, si on y ajoute encore une partie du Gévaudan et du diocèse du Puy, constitue la plus haute partie de cette montagne, et envoie ses cours d'eau aux quatre vents : l'Allier vers le nord, le Lot et le Tarn vers l'ouest, l'Hérault et le Vidourle vers le sud, l'Ardèche et le Gardon vers le levant. Le coeur de la montagne est orienté en gros du levant au couchant mais beaucoup de montagnes de deuxième et troisième ordre se dirigent dans diverses directions. En traversant cette chaîne en

venant du nord, on découvre avec plaisir la disposition régulière des diverses chaînes que l'on peut partager en trois régions parallèles, du plat pays jusqu'aux montagnes les plus élevées.

Les garrigues forment la première région. Dans le langage local, les garrigues représentent un pays désertique et peu fertile ; on donne ce nom à toute une série de collines calcaires qui s'étirent au nord le long des basses terres du Languedoc et qui s'étendent sans interruption du Rhône jusque dans le Roussillon où elles se rattachent aux Pyrénées. Ces montagnes méritent bien leur nom. On ne peut rien se représenter de plus vide et de plus triste. Des lieues de rochers nus, érodés et fracturés, sans la moindre trace de végétation. En d'autres endroits, coupés d'un peu de bruyère, quelques buissons nains, avec des lichens. Çà et là, une dépression couverte d'un peu de sable où pousse une herbe sèche mais nutritive. Les habitants des deux ou trois villages dans les régions favorables des garrigues se trouvent dans un tel état de pauvreté et de misère que cet attachement à un sol si défavorisé constitue pratiquement une énigme. Les bras les plus méridionaux des garrigues ont changé quelque peu leur nature grâce au zèle tenace de leurs habitants. On a porté de la terre là où la nature n'en pouvait former, on l'a protégée avec des murettes de pierre, on y a planté de la vigne dont le vin est maintenant le plus exquis de la province. Les oiseaux sauvages des garrigues ont une excellente saveur ; les moutons qui paissent sur les bons prés ont une chair extrêmement bonne. Ces bêtes s'entendent à écarter les pierres et à extraire les herbes des fentes où elles se tenaient cachées. Ces herbes sont le produit naturel le plus fin qui se puisse imaginer ; elles n'engraissent ni par fumure ni par des sels fertilisants, et n'enflent pas par l'humidité ; la nature les nourrit chichement, mais d'un éther très pur, et ceci à un degré de chaleur qui se trouve à peine dépassé dans les régions les plus torrides. La laine des troupeaux des garrigues le cède peu en finesse et en valeur à l'espagnole. Un autre produit des régions favorisées des garrigues est le « houx » (3) (*Ilex aculeata cocciglandifera* Linneï) appelé ici chêne-vert, sur lequel vit l'insecte Kermès (*coccus illicis*) que recueillent les habitants des villages des garrigues ; ils les aspergent de vinaigre, les sèchent et les vendent aux teintureries pour servir à la préparation d'une couleur rouge, que l'on tenait pour la plus belle avant que la cochenille ne soit connue en Europe, cette couleur trouve encore maintenant un débouché important. Le bois de chêne vert sert de seul bois de chauffage avec les buissons de buis. La désagrégation du sol des garrigues donnerait à brève échéance une couche végétale utilisable, si une seule averse (*telle qu'elles tombent d'habitude en automne*) n'emportait toute la terre que la nature a pu donner en une seule année. Il faut donc renoncer à tout espoir d'une meilleure utilisation des garrigues, jusqu'à ce qu'on ait trouvé le moyen de retenir la terre sur son lieu de formation.

(3) Visiblement de la part de l'auteur une erreur de nom, comme le prouve la suite de la phrase.

La deuxième région est formée par une série de montagnes qui courent parallèlement aux garrigues. Elles sont d'altitude moyenne ; elles renferment des ressources minières, des exploitations forestières. Elles sont composées de gneiss et de schistes parfois veinés de quartz. Parfois elles ont un noyau granitique, souvent d'épaisses couches d'argile à leurs pieds. Ces montagnes sont bien plus fertiles que les garrigues ; elles sont couvertes d'une couche de roches désagrégées, mais elles sont souvent en pente raide, de sorte que la terre glisse souvent, que la roche nue reste apparente, et que les plantes ne peuvent pas s'enraciner solidement. Les vallées séparant les montagnes sont très étroites, mais assez fertiles. Le châtaignier et le mûrier réussissent remarquablement ; la vigne et l'olivier ne se maintiennent qu'en quelques endroits. Mais personne, sauf les Cévenols, n'est enclin à trouver bon goût à l'huile et au vin de cette région. On cultive souvent des arbres fruitiers, et leurs fruits atteignent un rare degré de perfection et de bon goût. La culture des céréales de cette région est loin de couvrir les besoins des habitants, et pour l'élevage des bêtes à cornes les prairies sont insuffisantes. Les montagnes sont trop sèches, trop raides, les vallées trop étroites. Les Cévenols n'entretiennent de ce fait que peu de bêtes de somme, juste ce qui est nécessaire à la culture des terres ; dans maints villages on ne rencontre même pas une vache à lait.

La troisième région est formée par la chaîne principale, la montagne a Kemmenus a proprement dite. Un granit gris pâle à grains fins en est la matière principale ; je n'ai trouvé que de temps en temps des masses de granit à gros grains ; entre autres, j'ai trouvé ici à Meyrueis un grand bloc de granit emmuré dans un pont et qui contient des cristaux de spath en parallélépipèdes de 15 à 20 lignes mais, malgré toute ma peine, je n'ai pas pu apprendre d'où venait ce morceau de granit remarquable. Le pied du massif granitique est couvert partout de gneiss ou de schiste. Le granit apparaît d'habitude seulement à mi-hauteur. J'ai cependant trouvé une couche de schiste sur l'Espérou, couvrant une éminence du massif.

Parmi toutes ces montagnes, je n'en ai vu aucune qui porte encore sans ambiguïté des traces de la forme primitive que la nature a donnée aux premières montagnes lors de leur cristallisation, aucune de ces parois rocheuses s'élevant verticalement des plus profondes vallées, aucune de ces pyramides ou piliers au pied desquelles l'imagination se fige. Tout ici est émoussé, tous les précipices sont comblés. Nulle part l'oeil ne plonge son regard par dessus d'immenses murailles rocheuses dans la nuit noire et lugubre des profondes vallées alpestres. Ici il glisse sans frisson le long des pentes raides dans la vallée. En vain le voyageur chercherait-il ici des cascades, des torrents alpestres, les chutes des fleuves des montagnes.

Les éléments ont si puissamment broyé la matière primitive de ces masses montagneuses que leurs formes premières sont entièrement effacées. L'influence sensible de l'air marin tout proche, l'érosion des eaux, le vent du sud-est chargé de brumes ( « *lou Gréco* » dans le langage populaire), ont ensemble réduit en sable ou en argile la surface de ces montagnes. Le granit en surface, exposé aux intempéries, est ici si friable qu'il se réduit en poussière dans mes doigts. Peut-être dans l'avenir, ces montagnes disparaîtront, telles celles dont les débris couvrent le désert de Gobi en Mongolie.

Pâturages pour moutons, bois de chauffage, dans les vallées fruits et un peu de céréales, voilà les productions de cette région. Elle est également pourvue en richesses minérales. Plomb près de Durfort, argent et plomb près de Saint-Sauveur, alun et houille en divers endroits. Récemment une mine de manganèse a été découverte par le professeur Chaptal près de Saint-Jean-de-la-Gardonnenque.

L'Espérou porte encore actuellement une masse considérable de neige, que l'ombre d'une forêt de pins a protégée. Toutefois cette neige va fondre durant le mois de juillet, et il est très rare que la neige nouvelle d'un hiver rencontre un peu de celle de l'année précédente. On a déjà élaboré divers projets pour l'utilisation des bois dans les Cévennes. On a parlé de canaux destinés à faire flotter le bois jusqu'à la mer, pour la construction des navires ; on a pensé à une compagnie privilégiée du bois de chauffage pour le Bas-Languedoc. On a même fait la proposition de brûler les arbres sur place pour extraire de leurs cendres de la potasse. Je pensais donc rencontrer d'immenses forêts dans ces montagnes, mais je n'ai trouvé qu'une pure gasconnade. De l'Espérou j'aperçus si peu de terrains boisés que la question à se poser est plutôt comment les étendre, au lieu de les déboiser. Si la reforestation promettait des gains aussi rapprochés que le déboisement, on aurait sans doute fait autant de projets dans ce sens. Mais les forêts poussent lentement ; la seconde génération peut à peine déboiser là où la présente a semé. Seuls des patriotes s'occupent de projets pour le monde de demain, et ce sont les hommes les plus réservés.

Dans la cabane où nous descendîmes de cheval, nous ne trouvâmes ni foin, ni paille pour nos bêtes. Elles devaient se contenter de l'abri contre la pluie d'orage qui nous poursuivait jusqu'à la porte et tromper leur faim avec une poignée de balle de foin ; notre propre repas ne valait guère mieux. Je voudrais conseiller à chaque voyageur pensant monter à l'Espérou de se charger au Vigan d'un gigot de mouton rôti pour lui-même et d'une balle pour sa monture, pour ne pas se voir obligé de jeûner, à l'heure de midi, dans la baraque de l'Espérou, comme on désigne cette aimable auberge. Entre Le Vigan et Meyrueis, trajet de huit heures par un chemin des plus pénibles, on ne rencontre aucune autre occasion où le voyageur affamé pourrait se restaurer. La baraque est située sur un planet entre les deux sommets principaux du massif.

A côté de notre route, nos regards plongeaient dans un abîme lugubre, où le ruisseau Trévezel s'est creusé une profonde vallée boisée. Autrefois il se précipitait par dessus un rocher considérable ; actuellement ses eaux s'engouffrent dans un creux (*près du petit village de Camprieu*) et émergent à mille pas de là, en contre-bas dans la vallée boisée. Un Cévenol nous suivait depuis la baraque et s'offrit aimablement à conduire l'un de nos chevaux ; ainsi, à tour de rôle, l'un de nous était assez libre pour jouir, sans danger et sans frémissement, du beau spectacle qui s'étendait en contre-bas.

Nous aperçûmes bientôt, sur un rocher dominant le vallon noir, le château de Saint-Sauveur, qui, parmi toutes les baronnies du royaume, jouit de l'avantage peu enviable d'être situé dans la région la plus sauvage, la plus rude, la moins accessible. A proximité se trouvent les constructions d'une mine qui n'est plus exploitée depuis quelques années. Elle fournissait de l'argent et du plomb, mais dans un rapport tel de la production aux frais de l'exploitation, que les entrepreneurs, après une perte considérable estimée à 600.000 livres, durent finalement renoncer (4),

*(4) Les entrepreneurs étaient l'archevêque Dillon, de Narbonne, M. Joubert, Trésorier de la Province, et le baron de Saint-Sauveur. Ce dernier gagnait dans cette affaire autant que les deux premiers y perdaient. Il négociait avec eux ses bois qu'il n'aurait jamais pu sortir autrement de sa contrée sauvage. (Note de l'auteur).*

Notre chemin s'étirait un bon montent au long d'une étroite croupe, puis, au bout de quelques heures, sur le versant opposé, dans la petite vallée de Meyrueis. A son entrée se trouve, dans un site sans grand charme, le château de Roquedols, construction d'une forme plaisante et d'aspect frais, comme si elle avait été édiflée hier ; pourtant, à en juger d'après son style, elle date d'au moins un siècle. Elle se compose d'un corps principal rectangulaire allongé, avec deux tours rondes aux deus coins de la façade principale ; le côté arrière comporte une cour entourée d'un mur élevé avec deus tours rondes aux deux coins, moins hautes d'un tiers que les deus premières. J'ai remarqué ce style, car je l'ai déjà observé en diverses résidences nobles où il forme transition entre les vieux, solides et sombres repaires de brigands du Moyen Age, et les constructions des demeures campagnardes d'aujourd'hui.

De là une petite vallée agréable conduit en une heure à Meyrueis. Cette petite ville est située entre de hautes montagnes au confluent de deux vallées. Solitaire et sombre est la situation de Meyrueis, adossée a une haute paroi rocheuse. Quinze cents habitants, en majeure partie protestants, vivent ici, ignorant les besoins et les mille nécessités de la vie asservissante du grand monde. Des châtaignes, des pommes et du lait satisfont les deux premiers besoins de leur vie ; une petite maison en pierre leur donne le logement et l'abri ; quelques meubles en bois servent à leur commodité et suffisent à rendre la vie des habitants de la plus haute vallée des Cévennes aussi gaie que tout ce que renferment les plus brillants palais. Tranquillité, bonheur, et contentement doivent demeurer ici ; c'est du moins ce que je pensais et je me félicitais du sort des habitants de Meyrueis.

Mais à qui appartiennent ces trois maisons, grandes, neuves et précieuses, qui font honte à la pauvreté des autres ? Telle était la question posée au pasteur réformé qui me conduisait à travers la petite ville. « *L'une est habitée par le seigneur du lieu, l'autre par un avocat, la troisième par un collecteur d'impôts* ». Mon rêve avait disparu : ici non plus, il ne peut y avoir ni tranquillité, ni bonheur, ni innocence. Là où le moindre collecteur amasse des trésors qu'il peut laisser admirer, là, à coup sûr, le pauvre ouvrier, l'artisan, le paysan, se trouvent opprimés. Là où l'avocat se construit des maisons qui dévoilent richesse et luxe, là, la Thémis est à la solde du plus offrant pour se vendre à une troupe de méchants.

L'élevage des moutons est la source principale de l'alimentation de cet endroit. Les moutons sont ici de première qualité. Leur chair est si estimée que les bouchers en gros de Marseille sont tenus annuellement d'abattre 3.000 moutons de la région de Meyrueis.

L'élevage du mulet représente une autre branche de leur activité, elle procure chaque année quelques gains notables. De jeunes mulets sont achetés dans le Poitou, élevés ici, et ensuite revendus dans le Bas-Languedoc pour 500 à 700 livres par unité. Une race plus petite provient de l'Auvergne et, au bout de quelques années, se trouve revendue dans le plat pays pour 50 à 300 livres. Sur les collines moins élevées on cultive un peu de céréales, qui ne couvrent pas les besoins des habitants de la vallée.

Au delà de la montagne que nous avons à gravir à partir d'ici se trouvent les frontières des Cévennes. Les hommes de part et d'autre de cette frontière doivent être aussi dissemblables que l'est la nature. Tout le monde dit du bien des Cévenols et du mal des Rouergats ; mais le pays le plus beau et le plus fertile est habité par ces derniers. Le travail a sur la santé de l'âme une influence aussi certaine et bienfaisante que sur la santé du corps. Là où la nature offre ses dons d'abondance et à peu de peine, là elle gâte ses enfants, comme une trop tendre mère son enfant préféré. Cette vérité d'expérience se confirme dans les moindres nuances. Sous un même ciel, un même régime, les mêmes lois, la même religion, différents pays de montagne portent déjà des habitants de caractères différents, pour peu que la nature se montre plus généreuse dans l'un que dans l'autre ».

« *Adieu* »

**-oOo-**